

# Y A PAS GRAND-CHOSE QUI ME RÉVOLTE POUR LE MOMENT

CLINIC ORGASM SOCIETY & THÉÂTRE À CRU



## REVUE DE PRESSE

Mise à jour 14/05/2018

■ Création | Avant-propos

# Mensonge en laboratoire

► La Clinic Orgasm Society (Bruxelles) associée au Théâtre à cru (Tours) créent ensemble, au Varia, "Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment".

**S**i le mensonge est partout, peut-on encore faire confiance à la réalité ? La nouvelle création de Clinic Orgasm Society pose cette question en forme de clin d'œil provocateur, mais

ces sujets, au fond, irriguent le travail de Ludovic Barth et Mathylde Demarez depuis les débuts de leur compagnie et l'inoubliable "J'ai gravé le nom de ma grenouille dans ton foie".

La question des points de vue en fait partie, et se frotte ici à un tiers, puisque le tandem de créateurs s'est associé à Alexis Armengol, de la compagnie française Théâtre à cru. Celui-ci travaillant d'ordinaire davantage sur base de textes, là où ceux-là s'inspirent volontiers de situations ou d'images. Rassemblés par l'envie, souligne Ludovic Barth, "de créer quelque chose qu'aucune des deux compagnies n'aurait faite d'elle-même".

Voici donc quatre colocataires (le quatrième figu-

rant au générique sous l'identité de Gabriel Gabrielle) vêtus comme des cow-boys, et dont le fonctionnement ensemble paraît régi d'une part par le quotidien, de l'autre par des codes précis. Le vrai et le faux, le réel et le jeu s'entremêlent dans un Petit Varia entièrement reconfiguré pour l'occasion.

"Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment" est, annoncent ses créateurs, "un spectacle placebo, pratique et fonctionnel; une tentative minutieuse de faire coexister l'impudeur, la tragédie et la politesse; un road movie immobile".

## Provocation sous-réaliste

À l'origine du projet, une interrogation multiple, sur le théâtre du réel, le documentaire, la représentation théâtrale, la réalité comme construction. Et "le mensonge comme prétexte de jeu". Le titre, tiré d'une conversation sur le ton de l'humour, est resté – après beaucoup d'hésitations. Les gens "s'imaginent tout de suite un spectacle qui serait plutôt politique ou ironique", pointe Ludovic. "Alors qu'il est plutôt une provocation sous-réaliste", rebondit Mathylde.

"Nous créons un univers dont les fondements ne reposent sur rien. À la manière des enfants qui jouent et se créent tout un cosmos. [...] Les gamins qui jouent aux cow-boys et aux indiens sont dans leur vérité. Nous créons les codes. Chaque code qu'on installe peut être réutilisé ou détourné. Nous actons simplement le fait que le mensonge est créatif, sans aucun jugement." M.Ba.

→ Bruxelles, Varia, du 23 janvier au 10 février, à 20h. Durée : 1h15. De 7 à 21 €. Infos&rés. : 02.640.35.50, [www.varia.be](http://www.varia.be)



Créé à Bruxelles, le spectacle sera joué au Volapük, à Tours, du 20 au 22 février.

LUDOVIC BARTH



## ***Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment : une expérience qui détonne !***



© Alice Piemme/ALM

9

Trois frères se croisent dans un appartement. À demi-mots, ils évoquent des moments vécus ensemble : une fête à venir, une soirée passée, la fête des voisins... mais aussi la lumière du couloir qu'on oublie toujours d'éteindre. Difficile de parler de cette pièce sans trop en dire, tant l'effet de surprise compte dans sa construction. Avec *Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment*, on se retrouve immergés (à tous points de vue) dans un univers absurde et coloré. Les personnages nous font vivre une histoire farfelue dont on ne connaît ni le début, ni la fin. Les situations absurdes et burlesques s'enchaînent, comme autant de scénettes qui finissent par former un récit réjouissant et divertissant dans lequel on se laisse volontiers embarquer.

Les comédiens sont très bons, drôles, et on les suit sans difficulté dans cet étrange univers. On rigole, on frémit, on reste suspendus à leurs lèvres lorsque la vérité éclate – mais est-ce la vérité ? Qu'est-ce qui est réel, et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Qui est acteur, qui est public ? Qui doit-on croire, à quoi

peut-on s'attendre ? La pièce toute entière se joue de ces notions, oscillant sans cesse entre récit, méta-théâtre, et réalité.

La scénographie originale, le décor très présent, les costumes incongrus surprennent, étonnent et détonnent. Un juste milieu est trouvé entre l'absurde et le récit : on ne sait pas où l'on va, mais l'on n'est pas perdu. Ce n'est pas du théâtre classique, ce n'est pas non plus du théâtre engagé. Ne vous y trompez pas, le titre n'a pas grand-chose à voir avec le contenu. Exit ici les grandes réflexions sociales ou l'analyse des sentiments humains ; c'est une pièce à aller voir comme on irait voir un bon film d'action le dimanche soir.

OVNI théâtral à vivre comme une expérience plutôt que comme un spectacle, les collectifs Théâtre à cru et Clinic Orgasm Society réunis pour l'occasion font carton plein avec ce huis-clos sauvage et délicieux, à déguster au Théâtre Varia jusqu'au 10 février !

**Par Maelig FERON**

<http://www.lesuricate.org/il-ny-a-pas-grand-chose-qui-me-revolte-pour-le-moment-une-experience-qui-detonne/>, publié le 28 janvier 2018.



# Western moderne

## Théâtre

03 février 2018 00:00

Bernard Roisin

"Y a pas grand-chose qui me révolte", jusqu'au 10 février au Petit Varia à Bruxelles. 02/640.35.50 [www.varia.be](http://www.varia.be)

Deux compagnies et trois personnages chevauchent à bride abattue un ovni théâtral genre "cow-boys contre aliens", voire plus absurde et décalé encore. Décalé certes, mais pas décollé le papier peint vintage, années septante, qui cerne les spectateurs, assis dans le décor référentiel - moquette incluse - qui sent la vieille salle à manger de grand-mère. Encerclé par le public, trois cow-boys à moustache, dont l'un frise la femme à barbe: trois frères, trois "hommes" en santiags et éperons.

Les deux premiers, Léo et Hughes, célèbrent le retour du troisième, Nicholas, fils prodigue qui, fugueur à 13 ans, est de retour à la case "départ" quinze années plus tard. En colt et coiffés de stetsons, les trois hommes des plaines ou des tapis "pleines" plutôt, s'épient autour de la grande table qui sert de grand-rue à leur duel discursif: "Je joue, je joue pas", "je dis la vérité si je mens", "je suis comédien, mais pas comme indien".

Personne ne joue franc jeu dans sa veste à franges; leur non-jeu évoque Aimé Jacquet, les Apéricubes se prennent pour le chat de Schrödinger dans le frigo... Bref, c'est le "quantique" du tout est relatif.

Mise en abîme vertigineuse de la comédie. "Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment" évoque par son titre la célèbre phrase de Marcel Mariën qui servit de titre au spectacle de Charlie Degotte voici 25 ans - "Il n'y a aucun mérite à être quoi que ce soit". Sauf que le surréalisme est abattu sans coup férir, le réalisme ou le naturalisme connaissant le même sort.

Et quand les canisses sont de vraies portes, qu'un toucher rectal s'effectue via une pastèque, l'absurde se répand sur la moquette élimée du spectacle, et, d'étrange et fantasque, il vire au fantastique.

Union de deux compagnies (Clinic Orgasm Society et Théâtre à Cru) et de trois personnes pour rester dans l'improbable, cet ovni "monté" par Mathylde Demarez, Ludovic Barth et Alexis Armengol, les trois excellents auteurs-concepteurs-comédiens, est également servi par un décor sonore et musical qui fait office de quatrième Dalton.

Cette pièce, où le jeu vire à la mise en joue ou joue pas, qui éperonne sans selle et se révèle complètement à l'Ouest, tient du mystère.

Bernard roisin

---

Copyright L'Echo

**Estelle Spoto** Journaliste

04/02/18 à 19:21 - Mise à jour à 19:21

## **Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment, western orgasmique**

Réalisme? Surréalisme? Sous-réalisme? La Clinic Orgasm Society rue joyeusement dans les niveaux de réel avec la fratrie de cowboys de *Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment*. Yihaaaa!!!

Pourquoi est-on prêt à croire ce que l'on sait pertinemment être un mensonge? C'est une question que l'on peut se poser dans la vie quotidienne, par exemple en voyant des enfants jouer, mais c'est aussi un concept fondamental de la représentation théâtrale. En prenant place dans la salle de spectacle, pourquoi accepte-t-on de prendre pour vrai ce qui est absolument faux ? C'est en équilibre sur la frontière impalpable entre les niveaux de réalité qu'évolue *Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment*, le dernier-né de la Clinic Orgasm Society (soit Ludovic Barth et Mathylde Demarez, le spectacle «be kind, rewind» *J'ai gravé le nom de ma grenouille dans ton foie* en 2005, c'était eux), ici en collaboration avec les Tourangeaux du Théâtre à cru (sur scène en la personne d'Alexis Armengol). Et ça commence même avant l'entrée au Petit Varia. Au-dessus du porche, une banderole visible depuis la rue a été installée pour célébrer le retour d'un certain Nicholas. Est-ce réel? Est-ce qu'il y a vraiment une fête ou est-ce que ça fait partie du spectacle? On sait pas, on n'est pas sûr, ça tangué déjà.

L'ambiance festive se poursuit jusque dans le petit couloir menant à «la salle», soit un espace délimité par une toile à l'imprimé papier peint seventies, où l'on pénètre par une porte garnie d'un rideau de perles en bois tout aussi vintage. A l'intérieur, deux cowboys -chapeau, foulard, veste et pantalon à franges, santiags ET éperons qui tintent à chaque pas- préparent un apéro sur une énorme table, en faisant abstraction du public qui s'installe sur les quatre côtés. Parce qu'au théâtre c'est le code, les acteurs font semblant que les spectateurs ne sont pas là (le fameux «quatrième mur» de Diderot). Et quand un troisième personnage arrive, si c'est une femme mais qu'elle porte une fausse moustache, c'est que l'on doit croire que dans l'histoire c'est un homme, et on l'accepte. Mais la Clinic Orgasm Society pousse la complexité d'un cran: ses personnages «trahissent» parfois le fait qu'ils jouent -«c'était crédible mon entrée?», «j'ai fait un silence un peu plus long»- et l'intrigue elle-même, dans ses bribes et ses ramifications, repose sur les notions de mensonge et de croyance. A partir de ce principe, la petite troupe assure le show à renfort d'apéricubes et de pastèque, d'apparition lynchienne de coursier Deliveroo, de coups de taser et de soupe à l'oignon, et procure bien du plaisir à ceux qui, en plus de prendre le faux pour du vrai, accepteront que le plus important n'est pas de tout comprendre. Il y aura en tout cas matière à discussion en remontant au bar du Varia, puis autour d'une «limonade biorgasmique» (l'orgasme est vendeur dans tous les champs du marketing). Santé !

# Au Volapük, vol au-dessus d'un nid de cow-boys bien barrés

**A Tours se joue la dernière création du Théâtre à Cru associé pour l'occasion aux Belges de la Clinic Orgasm Society. Attention, ça craque sous la dent.**

Un titre ! « Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment ». Une création à trois mains et deux univers singuliers : celui du Tourangeau Alexis Armengol du Théâtre à cru et l'autre des Bruxellois Mathylde Demarez et Ludovic Barth de la Clinic Orgasm Society. « Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment » est donnée pour trois représentations seulement, au Volapük à Tours jusqu'à ce soir.

Après trois semaines de représentations à Bruxelles, le trio franco-belge débarque donc à Tours. Alors, on s'accroche à son fauteil, on respire un bon coup et on se laisse complètement porter par l'histoire, les mensonges, les faux-semblants, les dérapages et les décalages que nous livrent sur un plateau magique les trois metteurs en scène et interprètes.

Un plateau dans lequel le spectateur se trouve happé. « *On a voulu jouer de la proximité avec les spectateurs*, expliquent les trois comparses avant la première représentation tourangelle. *La conguration du spectacle peut changer : on peut avoir une très petite jauge comme ici en Touraine. Une quarantaine de spectateurs qui se retrouvent dans cet appartement - décor de la pièce.* » Niveau sensations, c'est top ! On est au coeur de l'action.

Une action multiple et surtout multicouches. « *Les spectateurs suivent une narration. Il y a une histoire qu'ils arrivent à suivre. Mais, dans la narration, on s'est amusés à partir dans des directions qu'on ne maîtrisait pas nous-mêmes. Il est question du jeu, du théâtre, de la réalité qui n'en est plus une, de mensonges, de faux-semblants. En se rencontrant, nous n'avions aucune idée précise en tête. L'écriture au plateau et notre façon de travailler qu'on pourrait décrire comme une sorte d'aquaplaning – parce que c'est dangereux et qu'on ne sait pas où ça va nous mener – donne cette pièce qui est jubilatoire à jouer.* »

Le spectateur se retrouve donc au beau milieu d'une histoire de famille, la réunion de trois frères, trois cow-boys (pourquoi pas !) qui fêtent le retour de l'un d'eux, Nicholas, disparu depuis quinze ans. L'appartement devient alors le théâtre d'une sorte de « Friends » à la sauce Cronenberg. Une expérience de théâtre déconcertante et jouissive. Très drôle, absurde, existentielle et inquiétante, parfois.

**Delphine Coutier** Journaliste, rédaction de Tours

La dernière représentation ce soir au Volapük affiche complet.

Y a pas grand chose qui me révolte pour le moment de Alexis Armengol, Ludovic Barth, Mathylde Demarez, Le Volapük -Tours 2017/2018

## Mentir n'est pas tout à fait mentir

Article écrit par Laurent Roudillon — 27 février 2018

*Rares sont les spectacles sur lesquels, plusieurs jours après la représentation, on s'interroge encore sur ce que l'on a vu, ce que l'on a compris, ce que l'on a cru percevoir, voire ce que l'on croyait savoir, sans jamais remettre en cause le plaisir immédiat du temps de la représentation. Avec ce sentiment d'avoir été emmené sur des sentiers de théâtre encore peu foulés jusqu'à maintenant, Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment, crée conjointement par les belges de la Clinic Orgasm Society et les français de Théâtre à Cru, fait partie de ces propositions que l'on ne peut qualifier qu'à coups d'oxymores tant il serait hasardeux d'évoquer ce spectacle de façon univoque. Entre western androgyne et banquet fratricide, récit d'une expérience jouissive et cauchemardesque.*



« Jusqu'à présent, tout était pour nous assez simple. La violence était violente, le mensonge était quelque chose de moche, les garçons-vachers couraient après les vaches, nos parents faisaient ce qu'il y a de mieux pour nous, les histoires tristes nous tiraient des larmes, les mots devaient être dits comme ils se prononcent, un bon moral était déterminant contre le cancer, et le cerf-volant était avant tout un hobby. Bref, la réalité était réelle, et tout ce qu'on avait vécu était vrai. Et puis soudain... ».

C'est ainsi que l'intrigue peut être annoncée après l'irruption du public dans cet appartement à l'atmosphère et à la décoration années 70 mais habité, ou hanté, par trois cow-boys purs et durs, trois frangins au genre incertain dont on se gardera bien ici de révéler l'ambiguïté. Hugues et Leo voient leur quotidien perturbé par le retour de Nicholas, après quinze ans de disparition. De révélations en questionnements, de gestes d'amour en règlements de comptes, ces trois personnages d'un autre temps, et parfois même d'une autre humanité, s'interrogent et nous interrogent sur le sens de nos vies, le poids de notre éducation et sa responsabilité dans la conduite de nos actes et de nos névroses.

En filigrane de ce complot de famille se dresse une réflexion pertinente et extrêmement drôle sur la réalité et ses faux-semblants : ce qui est réel est-il vrai ? Quelle est la part de mensonges dans nos réalités ? L'in vraisemblable est-il forcément mensonge ? Jusqu'où est-on prêt à accepter le mensonge pour mieux accepter la réalité ? Autant de questions qui interpellent notre rapport au monde et à l'autre.

« Mais moi je ne suis pas là, je suis sorti tout à l'heure. Mais je préfère rester là pendant que vous jouez plutôt que d'attendre en coulisse » dira un personnage. Ou un comédien. Car la convention théâtrale poussée à l'extrême participe à la portée du propos. Alexis Armengol, Ludovic Barth et Mathilde Demarez incarnent les personnages mais ils sont également sur le plateau en tant qu'artistes-concepteurs du projet. Leurs incursions en tant que tel dans l'histoire participent à la fantaisie de la pièce, ici s'interrogeant sur les intentions de jeu, là évoquant les registres des scènes ou la présence systématique des repas dans les scènes réalistes, s'amusant des clichés esthétiques sur le surréalisme du théâtre belge... Et les trois – excellents – interprètes font ainsi valser les grilles de lecture de la représentation théâtrale. Il faut par ailleurs saluer leur prestation, empreinte d'émotion et d'ironie mêlée, dans une langue tantôt crue, tantôt poétique, avec une présence au plateau propice à susciter autant la sympathie que l'effroi, à n'importe quel moment, au détour d'une phrase, d'un geste, d'un regard. Aussi à l'aise dans l'émotion que dans l'absurde, ils parviennent à instaurer et à inventer un langage hybride familier et onirique dont le spectateur perçoit aisément les enjeux et la puissance évocatrice.

Ce spectateur, justement, devient présence invisible dans ce voyage immobile aux confins d'une humanité accidentée. Le dispositif quadri-frontal renforce bien évidemment l'impression de huis clos, mais nous renvoie aussi aux propres interrogations des personnages sur la vérité et le mensonge, la représentation du réel et le pouvoir de la fiction. Indissociable du très beau travail du son et de la lumière, la scénographie dans son ensemble est à la fois l'écrin et le réceptacle du destin de ces cow-boys au vague à l'âme familier.

A chacun donc de se frayer un passage ou d'ouvrir une brèche face à l'étrange comédie inhumaine qui se joue devant lui, d'accepter le va-et-vient entre fiction et réalité sans jamais savoir où est la vérité, le tout dans une pleine conscience de la représentation théâtrale et donc de ses artifices. Finalement, on se dit qu'il s'agit là d'accepter un retour à l'enfance, dans ce qu'elle a de terrible et de merveilleux, là où tout est possible et où rien ne nécessite d'être justifié.

Ce spectacle, né de la rencontre de deux compagnies et qui se définit comme « une tentative minutieuse de faire coexister l'impudeur, la tragédie et la politesse » a conquis les spectateurs du théâtre Varia de Bruxelles et du Volapük à Tours. On ne peut que leur souhaiter d'autres chevauchées fantastiques et d'autres conquêtes de l'ouest, et prier pour que vous vous trouviez sur leur passage.

Crédits photo : © Alice Piemme AML